

Communication de Monsieur Michel Louyot



Séance du 5 mars 2010



Czeslaw Milosz ou l'Autre Europe

«Votre Europe» me disait il y a deux ans une artiste peintre de Riga. Je ne saurais dire si le ton était envieux ou ironique, peut-être l'un et l'autre. Elle n'était pas pour autant nostalgique de l'Union soviétique. Elle n'allait pas jusqu'à remettre en cause l'appartenance de la Lettonie et des pays baltes à l'Union européenne. Cependant je discernais plus encore dans ce qu'elle ne disait pas que dans le peu qu'elle exprimait la prégnance d'une attitude ancienne façonnée par les tragédies de l'Histoire, bref une autre façon de considérer la vie et le monde. Lorsqu'on se rend à l'est du continent, et même au centre, de tels propos n'ont rien d'exceptionnel. «L'Union européenne nous dépouille». Visitant les monastères de Bucovine il y a quelques mois, telle est la phrase que j'ai entendue dans la bouche de mon guide roumain. Parole amère et injuste sans doute mais significative de cette altérité. Et à peine avais-je franchi non sans mal la frontière ukrainienne que Taras, professeur à l'Université de Chernivtsi, l'ex-Czernowitz, me déclare non sans quelque humour «Vous arrivez chez les Européens de seconde zone». Il est vrai que l'Ukraine ne fait pas partie de l'Union et son admission n'est pas à l'ordre du jour. Mais en Allemagne même, vingt ans après la chute du Mur, Osis et Wessis n'ont pas la même sensibilité ni la même vision des choses. À Berlin jusqu'à présent, c'est une toute autre atmosphère qui règne dans le petit bistrot du quartier de la gare de Lichtenberg, à l'est, et sur les terrasses de café du Ku Damm à l'ouest. Le mur subsiste encore dans les esprits, les plaies ne sont pas toutes refermées. Si l'Ouest a la mémoire courte, à l'Est le poids douloureux de l'Histoire se fait encore sentir.

Certes, la destinée de Czeslaw Milosz, dont il sera question ici, est particulière. Elle est même, à bien des égards exceptionnelle. Néanmoins, il m'a semblé que, malgré sa singularité apparente, le cas Milosz était révélateur. Voilà un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie en exil mais qui en même temps, pour tenter de comprendre ce qu'il lui arrivait, s'est retourné sur ses origines familiales, sur sa formation, sur l'histoire de sa ville et des peuples qui l'habitaient, enfin sur les guerres incessantes dont son pays natal fut le théâtre. Et c'est sans aucun doute grâce à son long séjour à l'étranger que, ne pouvant et ne voulant pas tirer un trait sur son passé, il a pris conscience de son appartenance culturelle et mentale à ce qu'il dénomme l'Autre Europe dans le livre qui l'a rendu célèbre.

Czeslaw Milosz naît en 1911 à Szetejnie une bourgade lituanienne qui fait alors, et depuis plus d'un siècle, partie de la Russie impériale. Aussi est-il naturel que le père de Milosz, Aleksander, ingénieur de formation soit enrôlé dans l'armée du Tsar, entre 1914 et 1918, en tant qu'officier du Génie. Tenu de se déplacer constamment, au fur et à mesure que la ligne de front se modifie, l'officier est autorisé à voyager avec sa famille si bien que le petit Czeslaw, outre le polonais qu'il parle avec ses parents, apprendra le russe dès son plus jeune âge et ne l'oubliera pas. En 1921, à l'âge de dix ans, Czeslaw commence ses études au Lycée Sigismond de Wilno, capitale historique de la Lituanie. Cependant si la Lituanie a recouvré son indépendance lors du traité de Versailles, elle se retrouve dès 1921 amputée d'une enclave incluant Vilnius qui revient à la Pologne à la suite de la guerre éclair polono-soviétique. Czeslaw passe son baccalauréat en 1929 et écrit ses premiers poèmes. En 1931, à vingt ans, il effectue son premier voyage à Paris où il rencontre son parent le poète Oscar Milosz qu'il considère comme un maître. C'est Oscar Milosz qui, en tant que diplomate, a négocié et obtenu l'indépendance de la Lituanie et son entrée dans la Société des Nations. De retour à Wilno, Czeslaw Milosz entre à l'université pour y suivre sans conviction des études de droit, à l'issue desquelles, à l'âge de vingt-quatre ans, il passe une année décisive à Paris où il étudie le français à l'Alliance française. Revenu à Wilno, il est employé à la station de radio locale jusqu'en 1940. À l'arrivée des Soviétiques qui prennent possession de toute la Lituanie, y compris de l'enclave polonaise, il part pour Varsovie occupée par les Allemands. Se réclamant d'une gauche pacifique, Milosz publiera des textes clandestins hostiles à l'occupant nazi mais ne prendra pas part à la Résistance armée. En 1945, il s'installe pour une année à Cracovie, au cours de laquelle il se borne à observer les changements et, comme d'autres intellectuels, veut croire aux bonnes intentions formulées par les nouveaux dirigeants de la République populaire. Étant déjà un poète reconnu, il est appelé en 1946 à servir comme diplomate et, en 1947, il est affecté comme Conseiller culturel à l'Ambassade

de Pologne à Washington. C'est au retour de sa mission américaine, en 1949, qu'il prend conscience de la tournure répressive prise par le nouveau régime. Il accepte cependant, en 1950, un poste de Premier Secrétaire à l'Ambassade de Pologne à Paris, mais dès 1951, décide de demander l'asile politique à la France. Jusqu'en 1960, tout en vivant chichement d'articles publiés dans l'excellente revue de l'émigration *Kultura*, il fait paraître trois livres qui vont assurer sa consécration, *La pensée captive* en 1953, *Sur les bords de l'Issa* en 1955 et *Une Autre Europe* en 1958. Ce dernier livre paraîtra chez Gallimard en 1958 alors qu'un lecteur de cette maison avait tenté de s'opposer à la parution en remettant pour avis le manuscrit à un diplomate polonais de passage à Paris. Moins zélé que son camarade français, le Polonais ne donna pas suite et l'ouvrage sortit dans la traduction du regretté Georges Sédire (Sidre), membre correspondant de notre Académie, je crois, éminent diplomate que j'ai eu l'honneur de croiser dans les couloirs de l'Institut des Langues orientales. Isolé et doublement suspecté en France, d'une part par une émigration polonaise intransigeante qui lui reprochait sa collaboration avec le régime communiste, d'autre part par une intelligentsia française qui se pâmait devant Moscou, Milosz accepte la proposition qui lui est faite par l'Université de Berkeley. À partir de 1960 et jusqu'à sa retraite, il y enseigna la littérature polonaise et se consacra à son œuvre poétique. En 1980, «à son étonnement» dira-t-il, il obtiendra le Prix Nobel de Littérature. Un an après, quelques mois avant la reprise en main du général Jaruzelski, le nouveau Prix Nobel reviendra pour la première fois en Pologne et prononcera un discours mémorable à l'Université catholique de Lublin. À la chute du communisme, Milosz prendra la décision de revenir vivre en Pologne. Il est mort à Cracovie en 2004.

Mon objectif étant de mettre en évidence les traits qui font de Czeslaw Milosz un «autre Européen», je ne commenterai pas son œuvre poétique, mais me référerai surtout à ses essais, soit «Milosz par Milosz», «Abécédaire», «La Pensée captive», «De la Baltique au Pacifique» et, bien entendu «Une autre Europe». Mon approche, tâtonnante et sinueuse, comme l'est la pensée même de Milosz sera à la fois chronologique et thématique. Au fur et à mesure de ma lecture de cette œuvre stimulante ce sont neuf portes, neuf entrées qui se sont ouvertes à moi et que j'ouvrirai pour vous aujourd'hui. Et pour ce faire, je reprendrai certains des titres retenus par l'auteur, soit la frontière de la paix, le lieu de naissance, la ville de ma jeunesse, l'éducation catholique, les nationalités, les guerres, la Russie, le marxisme et le long voyage en Occident. L'œuvre toute entière de Milosz peut être considérée comme un cri, un appel obsessionnel adressé à l'Occident pour tenter d'attirer son attention sur le sort *de cette Europe de second ordre*, d'où il est issu et qu'il ne reniera jamais. Milosz avoue être la proie *d'un besoin de communiquer à ses lecteurs occidentaux des*

données, des explications sur ce que signifie être originaire de cette autre Europe, sur les complications historiques qu'ont subies ses ressortissants. L'Européen de l'est est hanté par la grandeur passée, Empire bulgare, grande Serbie, Empire austro-hongrois. *Quant au grand Duché de Lituanie, écrit Milosz, au temps de son plus vif éclat il s'étendait jusqu'à proximité de Moscou, il touchait d'un côté, à la Baltique, de l'autre à la Mer noire et il obligea la Bessarabie à reconnaître sa supériorité.* Ce qui blesse le plus les Européens de l'est, c'est que l'Ouest ignore cette grandeur passée. L'Européen de l'est ne trouve pas d'oreille compatissante aux récits de ses victoires. Qui sait à l'Ouest, que les forces unies polono-lituanienne brisèrent en 1410 à la bataille de Grünwald et de Tannenberg l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, alors que chaque enfant polonais, chaque enfant lituanien conserve dans son cœur cette date glorieuse ? La distance incommensurable entre un présent malheureux et le lustre d'antan, fût-il mythique, et ces souvenirs brillants qu'il est impossible de partager avec quiconque, cette fierté blessée, en un mot, engendrent chez la plupart des Européens de l'est un masochisme, non dépourvu d'humour, qui transparaît dans tous les écrits de Czeslaw Milosz. *Mon pays d'origine appartient à la zone mauvaise de l'Europe et à une des régions les plus mauvaises de ladite zone.* Cela n'empêche pas Milosz d'être attaché, rivé à la mère-patrie, qu'il ne pourra oublier même après un long séjour en Amérique. *L'aiguille de ma boussole, écrit-il, dans son ouvrage «De la Baltique au Pacifique», était orientée vers l'est.* Peut-être l'écrivain est-il hanté, en même temps, par sa mère, dont il dit dans son livre «Sur les bords de l'Issa», *qu'elle avait traversé la frontière, par des forêts sauvages, de nuit, seule, avec un contrebandier qui lui avait indiqué une piste.* L'auteur et l'Européen de l'est avec lui éprouveraient-ils une nostalgie régressive pour la forêt obscure du sein maternel identifié au pays des origines ? Je me risque à une hypothèse qu'infirmiera ou confirmera la seconde entrée dans le labyrinthe, à savoir le lieu de naissance.

J'ai mes racines, là-bas à l'Est, et pour toujours. Une dizaine d'années après avoir quitté définitivement la Pologne, Milosz exprime avec la plus grande simplicité son sentiment profond. Les racines de l'écrivain sont d'abord campagnardes et forestières. *Un lien magique, écrit-il, l'unissait au gibier, les lièvres et autres lapins, le lagopède d'un blanc roux, les biches, le cerf et même l'ours sur la peau duquel on le posait quand il était petit.* Campagnes verdoyantes et fertiles où poussent *les pommiers et les sorbiers, pays de marécages où l'on cueille les baies bleues des airelles, jardin autour de la maison qui ne cesse de se flétrir dans le souvenir, et ces odeurs, et ces saveurs particulières qui ne se laissent pas oublier, la marmelade d'airelles et de pommes, les montagnes de kissiel de canneberge, la gelée d'un rose vif, l'odeur des poires brunes, rabougries, sur le sol, autant de douceurs cent fois, mille fois remémorées qui relient l'exilé à sa terre natale. Mais il est*

encore des saveurs et des odeurs plus fortes, *celles des saucisses et des jambons fumés suspendus au plafond, celle du lait caillé assorti de concombres salés ou de gelée de porc au vinaigre* et surtout ces bonnes bouteilles que l'on ne garde que pour les grandes occasions, *les eaux-de-vie aromatiques faites à la maison avec neuf espèces d'herbes* ou encore le *kroupnik, cet esprit-de-vin bouilli avec du miel et des épices*. Le paradoxe, c'est que ce pays qui appartient à la *zone mauvaise* est en même temps vécu comme une terre où coulent le lait et le miel. Cette ambivalence foncière qui saisit dès l'enfance l'Européen de l'est Milosz ne le lâchera plus. Le petit garçon grandit, il n'hésite plus à s'éloigner de la maison, il passe des heures au dehors, dans les prés, à chasser les papillons, il sort par tous les temps, en hiver, il porte un bonnet de fourrure enfoncé sur les oreilles, au printemps, il surprend *les filles qui se baignent et qui ont une corneille noire sous le nombril*, il se croit un jeune homme mais il n'est encore qu'un enfant *qui lance des petits bateaux d'écorce dans le ruisseau*, et qui se réfugie dans les bras de grand-mère dont *les joues ont l'odeur des reinettes mouillées*. Grand-mère n'en a jamais fini de dévider la pelote des histoires, Cezlaw se souvient de ce conte où il est question de la Lune, de sexe mâle en lituanien, qui sort du lit conjugal après y avoir dormi avec le Soleil. On ne saurait mettre en doute la sincérité de ce sentiment de bonheur qui émane des descriptions faites par Milosz de son enfance. Pourtant, il semble que la mémoire et l'écriture ont remodelé les faits. Milosz n'a vécu dans la campagne lituanienne que jusqu'à l'âge de quatre ans, avant de la retrouver pour deux ou trois années après la guerre. Ensuite, quand éclate la Première guerre mondiale et jusqu'à la fin du conflit, il accompagnera ses parents à travers la Russie. Il évoque quelque part *la cabane de bains... le balai de bouleau feuillu avec lequel on se frappe... et les sorties dans la neige où l'on se roule nu*. L'enfance de Milosz n'est pas aussi stable qu'il le laisse apparaître, elle est perturbée non seulement par les plaisirs sauvages du bain russe mais aussi par la guerre entre l'Allemagne et la Russie. *Je me trouvais dans l'orbite russe jusqu'en 1918*, écrit Milosz, *j'étais bilingue*. Né citoyen russe en 1911, tout en étant Lituanien, il a comme langue maternelle le polonais. En 1920, le petit Milosz devient Lituanien pour peu de temps puis citoyen polonais en 1921 lorsqu'il a dix ans. Une identité chahutée, souvent remise en question, tel est le sort de nombreux Européens de l'est. Et cette enfance idyllique est aussi troublée par des spectacles qui le sont moins, convois de prisonniers, soldats morts aperçus dans un fossé, mais encore cet officier de uhlands dont le jeune Milosz admire la prestance et ce vieux soldat russe à longue barbe blanche qui le prend sur ses genoux ou ces déserteurs de nationalité indistincte qui chapardent des poules. La conscience que l'Européen de l'est échappe aux concepts stéréotypés comme ceux de *l'ordre germanique ou de l'âme slave*, Milosz la doit sans aucun doute à son identité incertaine, à ce pays de l'entre-deux.

La ville, Czeslaw Milosz ne la découvrira que plus tard, à son entrée au lycée. Wilno est et restera à jamais *la ville de sa jeunesse*. Ville aux multiples visages, que les Polonais dénomment Wilno et les Juifs Wilné. Jadis capitale du grand-duché de Lituanie, à la naissance de Milosz, en 1911, Wilno n'est plus qu'une ville provinciale de l'Empire russe. Occupée par les Allemands pendant la Première Guerre, elle est, pour peu de temps, en 1921, la capitale d'un Etat minuscule ; la Lituanie centrale, distincte de la République lituanienne dont la capitale est alors Kaunas, puis dès 1922 est absorbée par la Pologne jusqu'en 1940 où l'Armée Rouge l'annexe sans coup férir. C'est donc dans une ville sous influence polonaise que grandit le jeune Czeslaw. Une ville qui se modernise. *Les trottoirs de bois, où les planches s'enfonçaient en faisant jaillir un flot de boue, furent remplacés par des dalles de béton... On vit apparaître de grands autobus modernes et augmenter le nombre de taxis... En hiver, on se mit à enlever plus sérieusement la neige des rues.* Sur le plan culturel, la ville sort de sa torpeur et s'ouvre au monde extérieur. *Les films, le théâtre et les livres dit-il, nous faisaient vivre à l'heure des pays occidentaux. Je passais de Jack London et de Kipling à Joseph Conrad pour tomber sur un fouillis où voisinaient Emil Ludwig, Stefan Zweig, Thomas Mann, Sinclair, Ilya Ehrenbourg, alors en émigration et des auteurs soviétiques comme Boris Pilniak, Babel ou Kataïev.* Ouverte sur l'Occident par son incorporation à la Pologne, Wilno n'en garde pas moins l'atmosphère de la ville provinciale russe qu'elle fut. *Wilno, une sorte de presque Orient qui se mêle à la ville baroque, gothique, européenne.* La vie s'y écoule lentement, le passé russe n'en finit pas de mourir. Du temps où elle fut une ville de garnison, il ne subsiste plus que les petites maisons closes d'où les prostituées, belles filles venues de la campagne, hêlent les étudiants qui portent un képi bleu. Entourée de collines et de bois, traversée par trois rivières, dont l'une est souterraine, la ville est à la fois enracinée dans le pays lituanien mais s'en distingue par la diversité de ses populations. Au premier aspect, cette cité aux cloches toujours vibrantes a tout l'air, écrit Milosz, *d'une ville jésuite d'Amérique latine.* Si le catholicisme romain y est prédominant, Wilno ou Wilné en yiddish est aussi un important centre religieux et culturel juif. C'est ici que naquit le Bund, mouvement politique à tendance socialiste dont le siège se déplace à New-York après la Seconde Guerre Mondiale. Le courant calviniste, jadis puissant à Wilno, survit à travers quelques communautés évangéliques. La ville compte également un petit nombre de Tatars musulmans et bien sûr deux énormes églises orthodoxes rappellent la présence russe et sont fréquentées par des Biélorusses et des Russes qui ont choisi de rester dans la ville polonaise. Est-ce le caractère composite qui donne son charme à la cité ? *Wilno a une caractéristique étonnante, difficile à expliquer, une magie qui fait que les gens tombent amoureux de cette ville.* Et de fait, Milosz lui restera toujours attaché. Il se considérera toujours, dans ses exils varsovien, parisien et californien comme *un Lituanien parlant polonais*

et son patriotisme est celui que lui a inculqué sa mère. *Elle éprouvait, écrit-il, de la réserve à l'égard du patriotisme attaché à la nation ou à l'Etat mais elle me transmet celui de la maison, du petit coin de terre et de la ville qui lui est liée.* C'est au lycée portant le nom du roi Sigismond Auguste, qui fut roi de Pologne, grand-duc de Lituanie, de Ruthénie, de Prusse, de Samogitie, de Moravie et de Livonie que Milosz suivit de bonnes études classiques. Et de cette période, il gardera, en dépit des avatars de l'Histoire, de nombreux amis, y compris un futur Ministre de la République populaire. Il n'est pas étonnant que cette ville composite ait engendré des destinées contraires. Josef Pilsudski qui battit l'Armée rouge en 1921 et dirigea la Pologne jusqu'à sa mort en 1935 et Felix Dzerjinsky qui fonda et présida la Tchéka, la terrible police politique de la jeune Union soviétique sont tous deux des polono-lituanien issus de Wilno. *Il semble bien que la differentia specifica de l'Européen de l'est pourrait bien se ramener à une absence de forme, commente Milosz. Il restera toujours à l'état d'ébauche, soumis au flux et au reflux soudain de son chaos intérieur.*

Le rapport entretenu par Milosz avec le catholicisme est une autre entrée, la quatrième, qui apporte un éclairage significatif sur son œuvre. Le catholicisme est un élément essentiel du patrimoine culturel dont hérite le petit Czeslaw. *Je suis issu du XVII^{ème} siècle,* dit-il. L'étude du latin et l'enseignement religieux vont de paire. Mais ce catholicisme hérité n'est pas accepté loin s'en faut, par le jeune homme comme une vérité intangible et indiscutable. *Le matin, en recevant la sainte communion, il se sentait léger ; c'est aussi qu'il était à jeun et qu'il avait le ventre creux... Que l'hostie collée à son palais, qu'il détachait craintivement avec sa langue, fût le Corps de Jésus-Christ, il n'arrivait pas à se le représenter.* Sans aucun doute Milosz met beaucoup du sien dans ce portrait qu'il trace d'un personnage de Sur les bords de l'Issa. *Et Barbara qui, au sortir du confessionnal se sentait libérée d'un fardeau et déjà prête à recommencer,* elle est, écrit Milosz, *comme les autres, c'est-à-dire comme lui-même.* Cependant cette tiédeur et ces doutes sont bien naturels chez un catholique ordinaire. Milosz ne remet pas en cause les fondements même de la religion dans laquelle il a été élevé. *En ce qui concerne le catholicisme, mes mouvements pour et contre avaient été déterminés par mes années d'école et par mon aversion pour une religion conçue comme une institution nationale.* En somme, Milosz rêvait d'une séparation entre l'Eglise catholique et l'Etat polonais. Elle n'eut pas lieu. Faut-il le regretter car c'est essentiellement autour de l'institution ecclésiastique que s'est organisée plus tard la résistance au pouvoir communiste. Porté dès son plus jeune âge vers la poésie, Milosz est un esprit religieux. Ce n'est que plus tard, en Amérique, qu'il s'intéressera aux différents courants du judaïsme de Wilno, notamment aux Karaïtes qui affirment descendre des Esséniens dont on a retrouvé des manuscrits vieux de deux mille ans au bord de la Mer Morte. Les quelques années

passées dans la campagne lituanienne l'ont rendu sensible à la *foule inouïe des dieux et des déesses jadis vénérés dans le pays*. S'il ne verse pas dans l'animisme, Milosz s'interroge légitimement sur les conditions dans lesquelles son pays a été converti. *Les chevaliers teutoniques mettaient le feu partout, infligeaient des tortures et pourtant ils croyaient en Jésus et le baptême qu'ils donnaient protégeait de l'enfer*. Il voue une sympathie à Petrus Gonesius qui introduisit le protestantisme en Lituanie. Ce disciple de Michel Servet fustigeait le luxe dans lequel vivait le haut-clergé catholique et tenait Rome pour le siège de l'Antéchrist. *Hérétique pour les catholiques, tout juste toléré par les protestants*. Enfin, ce jeune catholique qui se cherche, s'il ne va pas jusqu'à embrasser l'orthodoxie, aime fréquenter les églises uniates de Wilno. De rite oriental, l'église uniате, fondée en 1596, reconnaît l'autorité du Vatican. Ajoutons à cela que nombre d'amis de Milosz à Wilno, où les loges étaient bien implantées, étaient francs-maçons. Tout ceci aurait pu conduire notre poète à devenir un esprit tolérant et éclectique s'il n'y avait pas eu, aux dires mêmes de Milosz, la rencontre décisive avec le poète et diplomate Oscar Milosz à Paris au milieu des années trente. L'auteur reconnaît que son parent a joué un rôle essentiel dans sa vocation de poète et d'écrivain, dans la prise de conscience de ses origines lituanienues, et dans l'affermissement de son attachement au catholicisme. C'est Oscar Milosz qui l'initia à l'œuvre de Simone Weil et à celle de Jacques Maritain, dont le futur Prix Nobel soulignera l'influence sur sa propre œuvre. Plus tard, l'exil favorisera le retour à la foi de l'enfance. *Ils allumaient la lanterne de l'étable et s'en allaient à la Messe de minuit faisant voler sous leurs pas la neige poussiéreuse*. Et le temps aidant, Milosz estime que *le passage par l'enseignement catholique est très utile pour qui veut développer en soi une conscience européenne*. Mais c'est à un âge avancé que l'écrivain, se retournant sur sa vie, prend conscience de l'importance jouée par la croyance dans sa destinée. *Rien ne parvenait à briser ma certitude intime qu'il existait un point lumineux à l'intersection de toutes les lignes et que, en le niant, je perdais ma concentration et voyais choses et désirs tomber en poussière*.

Si le communisme a en quelque sorte figé, voire congelé la question des nationalités, sans jamais pouvoir l'étouffer, elle a ressurgi avec d'autant plus de force, à la chute du système, on l'a vu en Yougoslavie, et elle n'a cessé d'empoisonner, entre les deux guerres, la vie politique des pays d'Europe centrale et orientale. C'est en particulier le cas aux confins de la Pologne, même si, nous l'avons déjà noté, pour ce qui concerne Wilno, les différentes communautés coexistaient paisiblement au début du siècle dernier, sans pour autant qu'elles entretiennent des contacts les unes avec les autres. Certes Milosz apprécie l'aspect composite de Wilno mais il n'en perçoit pas moins les menaces de désintégration, d'explosion et de conflits ethniques qui pèsent sur sa ville et sur son pays. Lui-même était le fruit d'influences très diverses. *Pour dire la vérité,*

c'est un grand mélange, la grand-mère vient de chez les Allemands... et en Prusse, il y a des noms lituaniens ou polonais et pourtant tous sont des Allemands... quant à ma mère, elle était ressortissante lituanienne mais titulaire d'un passeport polonais. Lorsqu'il tente d'expliquer aux lecteurs occidentaux la question des nationalités, Milosz hésite, manque de renoncer. *Il existe un niveau de complexité où les choses deviennent difficiles à comprendre.* A Szetenje, dans la propriété des Milosz, le personnel parlait lituanien mais les maîtres, tout en étant Lituaniens parlaient polonais. Le lituanien était davantage parlé par le peuple tandis que les gens cultivés usaient du polonais. D'où Milosz se sent obligé de préciser que *la langue n'impliquait pas l'idée de nation.* Cependant s'ils faisaient la distinction entre Polonais et Lituaniens parlant polonais, ou *polono-lituanien*, comme le dit de lui Milosz, les paysans lituaniens haïssaient les Polonais, qu'ils jugeaient arrogants et les Polonais avaient tendance à mépriser les Lituaniens considérés comme des rustres. *Tous les Slaves, qu'ils soient Polonais ou Russes, c'est la même saleté,* répétait-on à la campagne, sur les marchés. *On saisit mal de l'extérieur,* note Milosz, *l'acuité des haines nationales en Europe de l'est. Plus le nationalisme s'éveilla tardivement, plus il essaya de se rattacher avec passion à des temps semi-légendaires.* En fait, la Pologne de l'entre-deux guerres est un terrain miné où chaque communauté nationale constitue un volcan prêt à entrer en éruption. *Il y a,* souligne Milosz, *la question ukrainienne, la question juive, la population allemande très nombreuse, la Silésie et l'énorme problème de Danzig,* ce corridor vers lequel les troupes allemandes se frayeront un accès. Sous l'Empire des Tsars, toutes ces nationalités avaient au moins un point commun, c'est qu'elles détestaient la domination russe. Alors que Pilsudski rêvait initialement d'une Pologne fédérative où chaque nationalité aurait trouvé sa place, la montée du nazisme, d'une part, et les pressions soviétiques d'autre part, le contraignent, lui et surtout son successeur, le colonel Beck, à adopter une ligne de plus en plus nationaliste contre laquelle s'élève le jeune Milosz. *J'étais en proie à la méfiance chaque fois que quelqu'un invoquait avec trop d'ardeur emblèmes et drapeaux. Bref, j'étais réellement antinationaliste.* Et la manière dont l'Allemagne nazie entreprendra de régler la question juive, la déportation systématique et le massacre scientifiquement organisé ne contribueront pas à modifier le point de vue de l'écrivain d'autant que, lors de son exil, ses origines ambiguës susciteront des réserves. *Du côté de l'émigration, on fit la moue à cause de l'aspect lituanien et de mon appréhension peu orthodoxe de la polonité.* Pourtant, s'il fut définitivement hostile au nationalisme, Milosz avoue avoir retrouvé le sens du mot patrie, lors de son séjour en France, grâce à son ami Vincenz. *Les hommes aujourd'hui aspirent à une patrie mais à la place, on leur donne un Etat. La patrie est organique, enracinée dans le passé, jamais très grande, elle réchauffe le cœur, proche comme son propre corps.*

C'est le sens du tragique, la conscience que l'Histoire n'est pas un chemin de roses qui distingue assurément l'Européen de l'est des Occidentaux, en particulier de l'Américain d'avant la guerre du Vietnam. Et de tous les monstres dont l'humanité est la proie, la guerre précisément, est sans doute le plus horrible. Après avoir déambulé avec ses parents à travers la Russie, le petit Czeslaw, âgé de sept ans voit, en 1918, l'arrivée des Allemands qui occupent les pays baltes. L'a-t-il vu ou l'a-t-il entendu raconter, il note en tout cas dans « Une autre Europe » que *les occupants fusillaient les commissaires bolcheviques et jetaient leurs corps sur la place de la ville avec interdiction de les enterrer. En 1920, poursuit-il, il y eut de nouveau la guerre, cette fois entre la Pologne et la Russie. Les sympathies de l'humanité progressiste allaient dans ce conflit non aux Polonais mais aux Russes qui annonçaient l'aurore de la libération des peuples.* Suite à cette guerre, on l'a dit, la Lituanie centrale est vite annexée à la Pologne. Cette enclave ne pouvait qu'être provisoire. *Un tel équilibre instable, observe Milosz, ne pouvait durer. Il est probable que, grandissant à la frontière soviétique, j'en aié toujours eu le presentiment.* Milosz a vingt-huit ans lorsqu'éclate la Seconde guerre mondiale. *Ce mois de septembre 1939 a constitué pour moi un bouleversement décisif que ne peut concevoir quiconque n'a pas vu s'effondrer tout l'édifice de la vie collective... de nombreux Polonais plaçaient leurs espoirs dans la France, pour moi qui avais passé un an à Paris, j'accueillais, écrit-il, leurs consolations comme de belles fables.* Ce que nous appelons la drôle de guerre reste dans la mémoire des Polonais comme un lâchage dont ils conservent le souvenir amer. *Le général Jodl a reconnu au procès de Nuremberg que l'Allemagne n'avait échappé à la catastrophe que parce que les 110 divisions françaises et britanniques n'avaient rien entrepris contre les vingt-cinq divisions allemandes laissées sur le front occidental. Cette inaction avait stupéfié l'Etat-major allemand.* N'ayant que peu d'illusions sur les Russes qui dès leur arrivée déportent massivement ceux qu'ils considèrent comme des ennemis potentiels du régime, Milosz entreprend de fuir à pied hors de la zone soviétique et de rejoindre Varsovie occupée par les nazis. Le nom même de Pologne est rayé de la carte. La triste suite est connue. Milosz la résume de manière lapidaire. *«Le general gouvernement» n'était plus qu'une zone informe où s'étendaient des centaines d'Oradour et de Lidice.* Pays martyr soumis à une répression brutale dont l'horreur culminera à Auschwitz. Après le soulèvement désespéré du ghetto, sauvagement écrasé, c'est toute la Résistance polonaise qui succombera lors de l'insurrection de Varsovie réduite à néant par les Allemands sous le regard indifférent des Soviétiques qui campent sur l'autre rive de la Vistule. Milosz ne doutait pas de la victoire de ceux-ci contre ceux-là. *Quoique les nazis eussent emprunté à l'est certaines idées comme la propagande d'état, la police politique et les camps de concentration, le national-socialisme en tant que mal trop pur cédait déjà au moins en théorie au faisceau diabolique de mal et de bien noué par Lénine.*

Le moment est venu de parler de la Russie. Une entrée incontournable, la septième, pour comprendre l'Autre Europe d'aujourd'hui et d'hier. Les relations conflictuelles de la Pologne et de la Russie ne datent pas d'aujourd'hui. *C'est en liquidant la République polono-lituanienne* que la petite principauté de Moscovie commence au XVI^e siècle sa formidable ascension. Et cela, les Polonais auraient bien du mal à l'oublier car la Russie a participé aux trois partages de la Pologne, en 1772, 1793 et 1795. Quant à la Lituanie, annexée à l'Empire russe, au XVIII^e siècle, elle a résisté, autant que faire se pouvait, à la réunification. Si Pilsudski a sauvé l'honneur polonais en battant l'Armée Rouge en 1921, Staline fera payer très cher aux Polonais cet affront. Le 23 août 1939, lors du pacte signé par Ribbentrop et Molotov, le partage de la Pologne entre les deux puissances totalitaires est décidé «Nikakoï Polchi nie boudiet». La Pologne sera rayée de la carte. Tel était le slogan officiel qui prévalait du côté soviétique comme du côté nazi. *J'ai assisté à l'entrée des chars soviétiques à Wilno le 15 juin 1940*, écrit non sans émotion Milosz. À peine arrivés, les Soviétiques déporteront environ un million et demi de citoyens polonais au fond de la Russie. *Notre Europe*, constate Milosz, *notre Europe dite de l'est a été intégrée de force dans l'orbite russe*. S'il se refuse à céder au nationalisme, notre auteur reconnaît cependant que *face aux Russes en général et en Russie il se sentait toujours Polonais à cent pour cent*. Et ce qui ne cesse de le frapper, comme cela frappe tous les Polonais, c'est l'étrangeté radicale du caractère russe. *De l'époque où ils ne trouvaient que le vide à l'est dérive chez les Polonais la conception d'une Russie située «à l'extérieur», en dehors du monde*. Pourtant, ajoute-t-il, *quelque chose au fond du caractère russe souffletait les Polonais, un calme de plomb, une certaine patience, un esprit inébranlable et porté aux idées extrêmes*. *En revanche*, poursuit-il, *les Russes étaient fascinés par ce qu'ils repoussaient : la poésie, l'ironie, la légèreté, le rite latin*. Enfin, conclut-il, *peut-être les Polonais savent-ils des Russes ce que ceux-ci savent d'eux-mêmes sans vouloir se l'avouer et vice-versa*. Cette connaissance intime, cette expérience forte de la Russie et du monde russe, Milosz estime qu'elle modifie de fond en comble la vision du monde de celui qui l'éprouve ou l'a éprouvée. *De tous les partages que l'on peut faire entre les gens, un des plus importants est celui qui s'établit entre ceux qui connaissent la Russie et ceux qui ne la connaissent pas car ils n'ont pas la même attitude secrète, mal définissable, devant la vie*. A ce constat d'ordre général, le poète Czeslaw Milosz ajoute le choc qu'il éprouve en découvrant la poésie russe, *la langue elle-même révélait quelque chose de profondément étranger, une attitude affective tout à fait différente envers les hommes et les choses, l'étrangeté d'une civilisation spéciale, enfermée en elle-même*. Milosz nourrit pourtant un amour sincère mais sans illusion pour la littérature russe. Il note que *Dostoïevski avait prévu les conséquences de l'érosion religieuse sur l'intelligentsia russe*. *La révolution russe trouve son origine, selon lui, dans les Possédés*. En exil, Milosz

rencontrera quelques dissidents soviétiques. Sa sympathie ira à Andreï Amalrik *qui, écrira-t-il, mérite toute notre admiration. On retrouve chez lui l'ensemble des causes de l'effondrement de l'Union Soviétique.* Les Polonais, les Baltes mais encore tous les autres Européens de l'est et du centre qui ont subi l'occupation soviétique se montrent, en général, très réservés et méfiants vis-à-vis des Russes. *En revanche, note Milosz, les Polonais ont toujours rencontré chez les Européens de l'ouest, notamment les Français, un amour incompréhensible à leurs yeux pour la Russie et pour le tsarisme qui la symbolisait... Aussi les sentiments des Polonais envers l'Occident sont-ils ambivalents, peut-être même défavorables en profondeur.*

Si Milosz n'a jamais été communiste, il a tout de même servi la République populaire en tant que diplomate, à Washington puis à Paris jusqu'en 1950. Sur ce compagnonnage, comme on disait alors, il s'explique dans son œuvre. Ce sera la huitième entrée, le rapport de l'écrivain avec le marxisme et avec le régime. *Ma honte de venir d'une famille qui avait vécu pendant des générations du travail du peuple et participé à la polonisation de ce peuple me poussait vers la gauche et c'est ainsi qu'en 1945, en grande partie grâce à ma couleur - si elle n'était pas rouge, elle était rose - je me suis retrouvé servir la République populaire.* Et plus tard, comme s'il voulait se justifier d'avoir été attiré vers un socialisme idéaliste, Milosz explique que *ce qui le poussait vers une certaine gauche assez instable et manquant d'unité, n'était nullement le marxisme mais bien une opposition aux nationalismes obscurantistes.* Il se peut aussi qu'il ait été impressionné par le caractère inéluctable de l'empire soviétique sur l'Europe de l'est. *La Pologne communiste, écrit-il, était parvenue à créer un singulier mélange de certitudes adaptées aux conditions locales. La première de ces certitudes était la pérennité de l'ordre établi, déterminé par la géopolitique. Il découlait de cette théorie que le centre du pouvoir était et serait à jamais à Moscou.* L'effet de mode n'est pas à négliger non plus. *Le marxisme a pénétré par osmose chez les gens de mon époque et si un écrivain n'était pas marxiste, il n'était pas dans le vent.* Encore une fois, s'il a cru un temps, bien que n'étant pas marxiste, à la capacité de la République populaire d'améliorer la situation sociale des Polonais, Milosz a déchanté assez vite. Certes, il n'était pas sur place, puisqu'il servait à l'ambassade polonaise à Washington puis à Paris. Mais il se tenait informé officieusement. Les nouvelles étaient de plus en plus alarmistes. *L'un des événements déterminants dans la montée de ma crise fut cette soirée à laquelle je participais à Varsovie. J'arrivais alors d'Amérique et j'appartenais à la société la plus en cour, au groupe de gens les mieux habillés, les mieux logés, à «l'élite» qui gouvernait alors la Pologne. Je pris part à la réception de ce beau monde où l'on but, où l'on dansa et d'où nous ne revînmes qu'au petit matin vers quatre heures. La nuit d'été était froide. J'aperçus des jeeps transportant des personnes arrêtées. Les soldats et gardes étaient vêtus de capotes doublées et les prisonniers en veston, le col relevé, grelottaient de froid. Je compris alors de*

quoi j'étais complice. La rupture est consommée et l'année suivante, Milosz demandera l'asile politique à la France, ne voulant pas imiter Gorki dont il écrit *que se rendant aux îles Solovki il fit poliment semblant de ne pas voir que ce qu'il visitait était un camp de détention.* En exil, Milosz ne cessera de dénoncer et fustiger le système. *Je considère le marxisme comme une philosophie fautive et nocive dont l'application est responsable du malheur indescriptible et irréparable de ces millions d'hommes déportés dans la taïga ou les camps de Sibérie ou fusillés dans leurs prisons.* Il analyse avec finesse les ressorts d'un régime qu'il a connu de l'intérieur. *La terreur n'est pas monumentale comme l'imaginent les intellectuels occidentaux. Elle est basse, elle a le regard fuyant, elle détruit la consistance humaine et transforme les relations entre des millions d'hommes en des relations de chantage. La facilité avec laquelle l'homme du XXe siècle se soumet à la terreur totalitaire est liée, poursuit-il, à ce sentiment du manque de justification de l'existence humaine individuelle.* Une réflexion qui ramène Milosz aux considérations métaphysiques qui animent toute son œuvre.

Ce que Milosz désigne comme *le voyage en Occident* fut en réalité un long séjour de plus de quarante années au cours desquelles l'écrivain a beaucoup observé. Et le regard qu'il jette sur l'Ouest restera jusqu'au bout le regard d'un Européen de l'est. Le Polonais n'y va pas par quatre chemins pour exprimer sa *réticence vis-à-vis de l'Occident.* Il m'a semblé préférable de lui laisser la parole. *À Paris, je me sentais homme de l'Est.* Le constat date déjà de 1935. *En entendant André Gide, Aldous Huxley et des écrivains soviétiques prononcer de grandes phrases sur la liberté, la paix, les droits de l'homme, en voyant l'assemblée les suivre dans un élan d'enthousiasme pacifiste, une vague de dégoût me submergea.* Milosz éprouve les mêmes impressions après la guerre. *Le nouveau venu de l'autre Europe, écrit-il, partout où il se trouve, constate qu'il est séparé de son nouveau milieu par les expériences qu'il a vécues.* L'auteur note la grande différence entre l'émigration de 1831 où l'intelligentsia française manifestait toute sa sympathie aux émigrés et celle des années cinquante qui tient les émigrés en suspicion. Ainsi ne ménage-t-il pas ses flèches. *Je ne cache pas mon ressentiment lié au traumatisme que j'ai subi après la guerre en tant qu'émigré politique. Peu m'importe que, depuis, les intellectuels français aient reconnu l'énorme erreur politique qu'ils commirent alors. Les dimensions de cette erreur sont telles que j'ai cessé de croire à tout - isme dès lors qu'il vient de Paris.* Et la diatribe de se poursuivre. *Les intellectuels d'Europe occidentale passaient leur temps à tourner la démocratie en dérision... Cependant eux à Paris, ils jouissaient de la liberté en refusant de s'identifier à leur gouvernement, ou même à leur nation, mais ils profitaient, en même temps, même pauvres, de la puissance et de la richesse ainsi acquises qu'ils considéraient comme un don naturel.* Cette rancœur tient sans aucun doute en partie aux difficultés matérielles de Milosz qui tire le diable par la queue

dans le Paris des années cinquante en vivant d'articles publiés dans *Kultura*, la revue de l'émigration polonaise. *C'est une déchéance, en effet, que la destinée d'un réfugié et je ne la conseillerais à personne à moins qu'on ne possède une santé de cheval, une vitalité d'alligator et des nerfs d'hippopotame.* Tout en continuant à stigmatiser la bouffonnerie et l'infamie des représentants de l'esprit européen qui se promenaient boulevard Saint-Germain, Milosz fait l'éloge de Panait Istrati, de Victor Serge, de Georges Orwell, de Joseph Czapski qui tous, dit-il, *avaient un point commun émouvant qui était leur désir de dire et de crier la vérité à une opinion occidentale qui ne voulait pas les entendre.* Milosz compare l'intelligentsia française et occidentale de cette époque avec l'intelligentsia russe du XIX^e siècle, celle que Dostoïevski décrit dans les Possédés. *Que faire ? Ce titre d'un roman de Tchernychevski est significatif de l'intelligentsia russe d'avant la Révolution et pourrait également servir de maxime à l'infatigable activité de Sartre qui était sans cesse à la recherche d'une cause à laquelle consacrer ses forces. Toutes ces causes se rattachent à l'espoir d'abolir l'ordre existant, mais quant à savoir par quoi le remplacer, Sartre changeait sans cesse d'avis. Ses espoirs placés dans des pays sans cesse différents et ses déceptions successives avaient quelque chose de comique et de pathétique : l'Union soviétique, la Yougoslavie, Cuba, la Chine... pour finir par distribuer des tracts dans la rue avec de jeunes gauchistes.* Simone de Beauvoir elle-même n'est pas épargnée par notre Polonais. *Elle se disait la plus libérée des femmes alors qu'elle était en réalité celle qui représentait le mieux le charme discret de la bourgeoisie française. Je ne lui pardonnerai pas la chasse à l'homme qu'elle et Sartre avaient orchestrée contre Camus.* La reconnaissance de Milosz pour Camus est grande. C'est Camus qui a présenté ses essais à Gallimard et sans l'influence de Camus qui alors allait à contre-courant, ils n'auraient pu être publiés. Si Milosz admet que *les vibrations françaises lui font du bien*, c'est à la France profonde qu'il pense, celle qu'il appelle *la France secrète*. Quant à l'autre, celle des élites intellectuelles, il la quittera sans regret. *Je ne croyais plus à la France.* Le jugement est sans appel. En ce qui concerne l'Amérique où il résidera une trentaine d'années avant de retourner finir ses jours en Pologne, Milosz n'oublie pas que ce pays lui a donné les moyens de vivre dignement en lui proposant un poste d'enseignement de la littérature polonaise à l'Université de Berkeley. *L'Amérique... ma deuxième Amérique* par opposition à celle où il était en poste à l'Ambassade de Pologne à Washington, *j'y obtins des honneurs et des récompenses que je n'aurais jamais reçus si j'étais resté en Europe, je suis formel.* La gratitude de l'écrivain est sincère sans aucun doute. Mais ce serait mal connaître Milosz que de s'imaginer qu'il va se montrer obséquieux vis-à-vis de ses hôtes. *J'avais du mal à assimiler l'Amérique... ils souffraient sans le savoir du mal opposé au mien : la perte du sens de l'histoire et donc du sens du tragique puisque celui-ci naît de celui-là... Ils avaient des âmes en matière plastique... l'Amérique n'était pas un endroit où je puisse sentir la rugosité du temps...* En

fin de compte les impressions du professeur de Berkeley ne diffèrent guère de celles du diplomate de l'Est. *Au cours de mes nombreuses réceptions, à Washington comme à Paris, où des dames enthousiastes s'approchaient d'un Rouge avec un délicieux frisson, je me suis senti terriblement absent...* Ceci dit, juste après la guerre, et des années plus tard, les choses semblent se répéter. *Je grignotais des toasts à des soirées en échangeant des phrases courtoises avec la foule des écrivains progressistes pour essayer de percer la muraille qui nous séparait. Leurs idées, vague sauce jacobine diluée et refroidie ne correspondait à rien de réel et n'était qu'un jeu de société...* Tout au long de mon séjour à Berkeley, j'eus largement l'occasion de découvrir la pensée grégairienne que ces gens qualifiaient de politiquement correct... Une question demeure cependant, sans ces traumatismes et cette rancune, aurais-je été ce qu'on appelle un créatif?

J'ai tenté de tracer une biographie intérieure d'un esprit original et indépendant du siècle passé. A travers cet essai consacré à Czeslaw Milosz, j'ai voulu vous initier à la vision du monde d'un illustre Européen de l'Est. Au cours de son œuvre, l'écrivain polono-lituanien a cherché à définir ce regard singulier. *Il existe sans nul doute deux Europes et il nous a été donné à nous, habitants de la seconde, de pénétrer au cœur des ténèbres du XX^{ème} siècle.* Cette sombre fierté que l'on devine sous cette affirmation est sans doute l'un des éléments de la singularité des autres Européens. Un autre pourrait être, selon Milosz, et je l'ai déjà notée, *l'absence de forme extérieure, aussi bien qu'intérieure...* *il reste toujours à l'état d'ébauche soumis aux flux et reflux soudain de son chaos intérieur.* Aussi n'est-il pas étonnant que la seule issue, la seule porte de sortie de ce chaos soit l'humour, *l'humour le plus noir*, écrit Milosz, *les plaisanteries macabres, les pires histoires ne sont rien auprès de l'horreur qui est en moi...* *Le monde tel qu'il existe permet de s'attendre à tout.*

Pour conclure je laisserai la parole à Witold Gombrowicz, l'autre grand exilé de la littérature polonaise qui dresse le portrait suivant de Milosz. « *Je suis Milosz, je ne veux pas être Milosz, mais étant Milosz, je dois être Milosz, je tue Milosz en moi afin qu'étant Milosz je devienne plus Milosz encore* »

Toute l'autre Europe est dans cette définition.

Discussion

M. Mainard remercie M. Louyot pour cette grande fresque et lui demande «quelle est la part d'âme slave»? M. Louyot répond que c'est ambivalent : les Russes ont beaucoup cette âme, les autres non pour ne pas être assimilés aux Russes. Les Polonais ont en commun avec ces derniers que chez eux le sentiment prime, alors que chez nous ce sont les cartésiens qui «contrôlent».

M. Rivail remercie M. Louyot des nombreux détails qu'il a relatés. Il trouve cet auteur, honoré en Pologne, «identique» à ses propres amis polonais. Il évoque le mémorial érigé aux chantiers navals de Gdansk et la mention «Toi qui a lésé l'homme simple» issue d'un poème de Milosz. Grand Polonais, quelle influence a-t-il? L'auteur répond qu'il est singulier, qu'il est l'incarnation des valeurs polonaises, et que son exil y a contribué. Pendant la période soviétique, les Polonais le connaissaient, il était l'un de leurs porte-parole. En Europe de l'Est, la vénération pour les poètes est grande.

M. Burgard évoque le cousin polono-lituanien-français Oscar, lui aussi grand poète et dont Czeslaw estimait qu'il aurait dû recevoir le Prix Nobel.

M. Larcen revient sur la remarque de M. Burgard et pense aussi qu'Oscar est un personnage exceptionnel. Il invite M. Louyot à nous présenter une communication sur lui. Il parle ensuite de l'histoire de la Lituanie, «morceau» de la Pologne dont Stanislas était grand-duc. Il évoque les «effroyables partages» de ce pays et indique que la géographie en faisait «naturellement» un «morceau soviétique». Il rappelle un voyage qu'il a effectué dans les pays baltes peu après les grands événements que nous avons connus, la reprise officielle du culte catholique en la cathédrale de Vilnius et l'extraordinaire émotion qui s'y manifestait ; il dit aussi que, selon les villes, on se croit en Pologne, en Russie ou dans les pays scandinaves.

M. Lucazeau dit sa joie profonde d'avoir entendu l'orateur. Selon lui Milosz est un esprit à la fois libre et enraciné avec un regard sur les autres sociétés. Nous représentons une autre Europe et il a eu des mots pénibles à l'endroit de la France. Y a-t-il une opposition entre romantisme et rationalisme? Combien y a-t-il d'Europe? C'est l'un des débats actuels. Avec la Russie, il y a 47 pays européens.

Dans sa réponse M. Louyot évoque un petit livre de Milosz sur ce sujet. Il est d'accord avec M. Lucazeau. Actuellement ce romantisme est déçu, ces peuples ont des difficultés plus importantes que nous, ils ne peuvent pas plus s'exprimer qu'avant 1990 et la situation économique fait qu'ils ont autre chose à faire que réfléchir.

M. Châtellier intervient pour dire qu'il y a indifférence mais aussi curiosité de la part de l'Europe de l'Ouest. Il parle d'un livre qu'il a retrouvé dans la bibliothèque de son père, «Poètes d'aujourd'hui». M. Louyot précise alors que le point de vue de Miłosz n'est pas complètement le sien.

M. Husson indique que la période passée, en dépit de ses aspects très négatifs, a permis dans ces régions la conservation de massifs forestiers exceptionnels. Il pense que ces peuples de l'Est avec leurs caractères spécifiques (fierté, sentimentalité, insolence, etc.) ont perdu une partie de leur âme et offrent aujourd'hui une mauvaise image. M. Louyot répond qu'il est retourné dans chacun de ces pays depuis la disparition du Mur et de l'URSS, qu'ils ont beaucoup de difficultés et que ceci explique cela.

M. Petiot rappelle qu'il existe depuis toujours deux Europe ; qu'en Europe de l'Est, contrairement à nos pays, il n'y a pas identité entre citoyenneté et Etat, que cette différence est très importante, et que l'URSS avait réussi à étouffer les histoires nationales.

Enfin M. Hachet indique que déjà Grecs et Romains avaient constaté qu'il existait de profondes différences entre les peuples.